

LES SCRIBES HITTITES
AU SERVICE DE LA RESTAURATION DU HATTI
Isabelle Klock-Fontanille
 Université de Limoges & Institut Universitaire de France

RÉSUMÉ

Le hattî est la langue qui a précédé le hittite en Anatolie centrale. Les utilisateurs de cette langue étaient les Hattis, porteurs de la culture de l'Anatolie centrale au III^e millénaire avant J.-C. A la fin du III^e millénaire (peut-être avant), des éléments proto-indo-européens s'infiltraient dans la péninsule, s'intégraient dans la société hattite et assimilaient leur langue, qui a fini par disparaître. Plus tard, grâce à une volonté politique, cette langue a été restaurée. Les scribes hittites ont alors transcrit/noté en cunéiforme les textes hattis. Donc, le hattî ne nous est connu que par la tradition scribale hittite tardive. Les textes que nous possédons contiennent des fautes, des variantes, des approximations, et mettent en lumière la méconnaissance que les scribes hittites avaient de cette langue, et sans doute aussi des problèmes d'adaptation. Par ailleurs, le hattî a laissé des traces dans la langue hittite, puisque celle-ci a emprunté du lexique, mais aussi des constructions, des traits morphologiques. L'étude de ce travail des scribes nous permet aussi de mieux comprendre certaines particularités du hittite, qu'il faut reconsidérer à l'aune du substrat hattî.

MOTS-CLEFS

Écriture cunéiforme – tradition scribale – transcription – adaptation – résurrection d'une langue morte

ABSTRACT

The Hattian language preceded Hittite in central Anatolia. The Hattian people, who spoke this language, were responsible for the culture which flourished in central Anatolia in the third millennium B.C. At the end of this period (or possibly before it), proto-Indo-Europeans infiltrated the peninsula and became part of hattian society, assimilating their language which eventually died out. Later, due to a change in political policy, this « dead » language was brought back. Hittite scribes transcribed / noted in cuneiform script Hattian texts. Therefore, the Hattian language is known to us through late Hittite scribal tradition. The texts we possess contain errors, variants, approximations, and thus emphasise the Hittite scribes' ignorance of this language as well as their problems in adapting it. Moreover, there are traces of the Hattian language in Hittite since vocabulary, borrowed from the Hattian lexicon, and grammatical and morphological features, are found in Hittite texts. The study of the work of the scribes also allows us to understand certain features of Hittite which are to be reconsidered in light of the Hattian substrate.

KEYWORDS

Cuneiform writing – scribal tradition – transcription – adaptation – restoration of dead language

Les scribes hittites au service de la restauration du hattî

1. CADRE HISTORIQUE

Au second millénaire avant J.-C., l'Anatolie est occupée par les Hittites, peuple indo-européen parlant une langue indo-européenne, le hittite-nésite¹. Ce peuple s'est installé là vers le début du III^e millénaire avant J.-C., peut-être même avant, venant, selon les hypothèses, soit des Balkans par la route des Détroits et les Dardanelles, soit des régions du Caucase. Avant l'arrivée des Hittites, l'Anatolie centrale était occupée par les Hattis. Leur langue n'était ni indo-européenne, ni sémitique, ni même apparentée à quelque groupe linguistique connu. Les Hattis ne connaissaient pas l'écriture.

Une symbiose, notamment culturelle et cultuelle, se réalise entre la population indigène et les nouveaux arrivants indo-européens. Ces derniers empruntent aux Hattis nombre de dieux, de rites, de mots et de mythes. Mais c'est la langue hittite-nésite qui s'impose comme langue parlée, tandis que la langue hattie fait office de langue liturgique, devenant peu à peu une langue morte.

La documentation que nous possédons montre que la fusion des populations est achevée au début du second millénaire avant J.-C.

L'histoire hittite² commence véritablement dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle avant J.-C., lorsqu'un mouvement d'unification politique s'affirme en Anatolie centrale. Malheureusement, c'est une période trouble pour laquelle la documentation est absente. Après cette période que nous connaissons encore mal, les choses redeviennent plus claires avec les premiers rois de l'Ancien Royaume, Labarna et Hattušili I, vers 1600 avant J.-C. C'est sans doute sous le règne de Hattušili I que les Hittites ré-adoptent l'écriture cunéiforme (qui avait été abandonnée (?) pendant la période trouble qui vient d'être évoquée). A la suite de ses campagnes en Haute Mésopotamie et en Syrie du Nord, Hattušili ramène des scribes qui possèdent la maîtrise de l'écriture cunéiforme et de la langue akkadienne. C'est ainsi que se constitue une tradition scribale.

Cette écriture cunéiforme sert à noter l'akkadien qui restera toujours d'usage courant et qui est, rappelons-le, la langue diplomatique internationale dans tout le Proche-Orient. Mais ce syllabaire va surtout servir à noter le hittite-nésite qui devient, à cette époque, la langue officielle du nouveau royaume avec sa capitale Hattuša. Il est aussi utilisé pour noter le louvite et le palaïte, les deux autres langues indo-européennes de l'Anatolie, le hourrite, une langue à part, et le hattî – c'est-à-dire la langue des habitants de l'Anatolie avant l'arrivée des « Indo-Européens ». Seuls des documents à caractères religieux sont rédigés dans les autres langues, les textes juridico-politiques et économique-administratifs³ restent toujours rédigés en hittite-nésite.

Cette écriture cunéiforme sera utilisée jusqu'au déclin de l'empire (vers 1190 avant J.-C.) et disparaîtra avec lui. En effet, nous n'avons plus d'attestations après cette date.

Parallèlement à cette écriture d'emprunt, les Hittites ont utilisé une autre écriture, un système

¹ D'après le nom de la première capitale des Hittites Neša. Cette ville se situait sur le site de l'ancienne Kaneš (l'actuelle Kültepe). Les Hittites nomment eux-mêmes leur langue d'après cette ville : *nešili* « en nésite ». La désignation de « hittite » appliquée à la langue et à ses locuteurs, fixée par la tradition, provient de la désignation attestée dans la Bible (*Hittîm*).

² L'histoire hittite se découpe traditionnellement en un certain nombre de périodes. Voici le découpage schématique, mais commode, que l'on peut proposer :

- avant l'arrivée des « Indo-Européens » : du VII^e au III^e millénaire avant J.-C. ;
- la période des comptoirs assyriens : XIX^e – XVIII^e siècles avant J.-C. ;
- l'Ancien Royaume : 1650-1465 avant J.-C. ;
- l'Empire : 1465-1190 avant J.-C. ;
- les royaumes néo-hittites (jusqu'au VII^e siècle avant J.-C.).

³ Marazzi, 2002, p.1528-1529.

hiéroglyphique, qu'ils ont inventé. Mais il ne nous concernera pas ici⁴.

2. LE DESTIN DU HATTI ET DES HATTIS.

Que sont devenus les Hattis ? On ne peut formuler que des hypothèses. Les Hattis ont-ils été éliminés ? Le cas échéant, en totalité ou seulement l'aristocratie ? On ne sait pas. Ou alors, ont-ils été complètement assimilés au point de ne plus parler leur langue ? Jusqu'où est allée cette vague d'évincement est un problème non résolu. Il est tout à fait possible que la langue hattie se soit maintenue encore longtemps dans certaines provinces comme langue du peuple⁵ et certains pensent qu'elle aurait survécu à la dislocation de l'Empire hittite (1190 avant J.-C.). Pour d'autres, le hattî était déjà mort au début de l'Ancien Royaume⁶.

Il est possible que le hattî ait disparu faute de locuteurs (mais en l'état actuel de nos connaissances, nous ne savons pas jusqu'à quel point) ; ce qui est à peu près sûr, c'est que, tout comme Richelieu qui pensait que l'unification de la France devait passer par l'unification linguistique, le roi hittite a imposé le hittite-nésite comme langue officielle du nouveau royaume. Le hattî semble alors être devenu une langue morte.

Dans son ouvrage *Halte à la mort des langues*, Claude Hagège explique que « il existe bien des façons, pour une langue, d'être morte »⁷. En effet, une langue disparue de l'usage peut se maintenir dans un état qui n'est pas celui de la vie définie par sa présence au sein de l'échange quotidien, mais qui, pour autant, n'est pas véritablement un état de mort, pour filer la métaphore vitaliste⁸.

En effet, pour ce qui concerne le hattî, premièrement, il faut nuancer l'idée que le hittite a évincé ou éliminé le hattî : celui-ci a imprégné la langue hittite de plusieurs manières. D'ailleurs, on parle maintenant plutôt de « symbiose hittite »⁹. Le hattî a imprégné le hittite à des degrés très divers. En général, le processus de fusion se fait au détriment de la langue d'origine, et au terme de ce processus de fusion, ni les structures ni les mots de la langue d'origine ne restent d'usage général, ne survivant au mieux que dans une faible minorité d'emplois. Ce n'est pas le cas pour le hattî. Des mots sont empruntés, bien entendu, mais aussi des constructions qui vont devenir très productives en hittite, ainsi que des formules. De nombreux exemples pourraient montrer que la fusion est profonde, puisque c'est la langue d'origine (dominée) qui a imprégné profondément la langue dominatrice. Si les spécialistes des langues anatoliennes et les indo-européanistes ont tendance actuellement à minimiser l'influence linguistique¹⁰, personne ne nie l'influence culturelle : le vocabulaire de l'idéologie

⁴ Pour une présentation générale, voir : Laroche, 1960 ; Laroche, 1978 ; Marazzi, 1990 ; Marazzi, 1998 ; Hawkins, 1998 ; Payne, 2004 ; Freu, 2006 ; Klock-Fontanille, 2011.

⁵ Pour certains, au début de l'Ancien Royaume, on serait dans une situation de bilinguisme : le hittite-nésite serait la langue de la chancellerie et du commerce, le hattî la langue vernaculaire. Steiner pense que le hattî est resté la langue vernaculaire à côté du hittite qui, lui, est devenu la langue de la chancellerie (Steiner, 1981). Voir aussi Masson, 1996 et Singer, 1981.

⁶ Pour le monde hittite, nous n'avons aucune marque d'expression populaire, spontanée comme par exemple les graffitis qui existent dans d'autres cultures. Pensons à tout ce que les graffitis de Pompéi nous ont appris sur la langue vernaculaire.

⁷ Hagège, 2003, p. 63.

⁸ Hagège, 2003, p. 69.

⁹ Freu, 2006, p.105-158.

¹⁰ Melchert (2003) minimise l'influence du hattî et pour lui, elle est sans commune mesure avec celle du louvite. Rieken (2006) va dans le même sens : étudiant la nature des contacts linguistiques entre hittite et louvite, elle montre que l'influence du louvite a commencé dès l'Ancien Royaume pour s'intensifier pendant la période intermédiaire entre l'Ancien Royaume et l'Empire. De son côté, Tischler insiste sur le fait qu'on n'a que 30 emprunts sûrs du hattî en hittite. Même la désinence *-el* peut avoir une origine indo-européenne. Quant au terme *tabarna-*, titre du roi en exercice, qui passait pour un emprunt au hattî, il pose problème (voir, en dernier Yakubovitch, 2008). Etc.

Les scribes hittites au service de la restauration du hattî

royale pendant l'Ancien Royaume est hattî et, à la même époque, le panthéon, ainsi que la mythologie, sont clairement adoptés, sinon tout simplement traduits¹¹.

Deuxièmement, si le hattî a disparu comme outil de communication, il a été perçu comme une part inaltérable de la culture et a survécu, ou s'est maintenu comme langue liturgique : c'est le contenu de notre documentation.

Le matériel que nous avons à notre disposition est plutôt limité. Nous possédons environ 550 fragments : il s'agit de monolingues en hattî, de textes hittites comprenant des mots hattis, ou des textes bilingues. Ils relèvent tous de la sphère religieuse. Par ailleurs, leur état de conservation est problématique : les tablettes que nous avons à notre disposition sont abîmées, parce qu'elles ont connu les outrages du temps, nous possédons peu de *duplicata*, mais celles que les scribes hittites avaient à leur disposition l'étaient aussi.

Pourquoi ? Le royaume, puis l'empire hittite, ont connu des hauts et des bas. Pendant les périodes de faiblesse du pouvoir central, les populations des régions pontiques menaient des raids dévastateurs jusqu'au cœur du pays hittite¹². Les sanctuaires avaient été détruits, donc les tablettes en argile qui se trouvaient à l'intérieur aussi (*a fortiori* les tablettes en bois¹³).

Cela nous amène au troisième point : plusieurs siècles plus tard (XIV^e – XIII^e siècles avant J.-C.), le pouvoir central met en place un vaste programme de restauration. On décide de restaurer les sanctuaires hattis détruits et de réhabiliter les vieux cultes tombés en désuétude. Le roi demande aux scribes de retrouver les tablettes dans les sanctuaires détruits, de reconstituer, de recomposer les prières, les grands rituels.

C'est notre chance, puisque, bien évidemment, de la période hattie proprement dite, aucun document écrit en hattî ne nous est parvenu (les Hattis ne connaissaient pas l'écriture).

Cependant, deux problèmes se sont posés aux scribes hittites : l'état de conservation des tablettes - déjà mentionné -, et leur méconnaissance de la langue. Nous en avons des indices. Par exemple, on peut lire sur un colophon ces termes : *Cette tablette était broyée ; et c'est Attanalli qui l'a écrite en présence d'Aa*¹⁴. Etant donné les conditions dans lesquelles le scribe a travaillé, on peut se demander si le texte qui nous est parvenu est fidèle à l'original. L'exemple qui suit montre que, dans certains cas, le scribe réécrit le texte :

Tablette de l'hymne du chant officiel de Nérîk ; celle-ci est une nouvelle tablette. Quand, durant les années terribles, on se fut mis à célébrer la fête de Nérîk à Ḫakmiš, l'homme du dieu de l'Orage et le prêtre-IMME vinrent de Nérîk ... ; on a entrepris pour cet hymne ... ; il n'est pas conforme à l'hymne ancien.¹⁵

Ce texte est précieux pour nous, dans la mesure où il nous renseigne sur le manque de fiabilité de la transmission par les Hittites : ces textes n'ont pas été écrits par des natifs, mais par des

¹¹ Un certain nombre de termes relevant du pouvoir sont hattis : *tuḫkanti*- « prince héritier », *ḫalmaššuit*- « trône », etc. Remarquons aussi qu'un certain nombre de rois et reines portent des noms hattis : Tudḫaliya, Ḫattušili et Kadduši, Muršili, Ḫarapšili, Ḫuzziya, Telipinu et Ištapariya. Ḫantili est soit hattî soit louvite, mais Zidanta et Muwatalli sont des noms clairement louvites.

¹² Tout au long de leur histoire, les Hittites eurent maille à partir avec les Gasgas. Ceux-ci sont présentés comme des pillleurs, venus des montagnes pontiques. Périodiquement, ils menaient des raids dévastateurs dans les régions septentrionales de l'Empire. Pour les contenir, les rois de Ḫattuša tentèrent de les lier par des serments solennels, voire par des traités. Cela n'empêcha pas les Gasgas de faire vivre ces régions, situées à la périphérie de l'Empire et mal contrôlées par le pouvoir central, dans une insécurité permanente. L'instabilité des frontières est d'ailleurs un motif récurrent dans les textes.

¹³ Cf. Waal, 2011.

¹⁴ Cité par Laroche, 1947, p. 71.

¹⁵ Cité par Laroche, 1947, p. 71.

Isabelle Klock-Fontanille

Hittites, qui ne comprenaient pas toujours, ou plus, cette langue. On en a d'innombrables preuves : par exemple, le scribe découpe mal les mots (KUB 28.73 : 6', 7')¹⁶ :

Translittération : *pa-la-ti ku-un-ku-uḫ-[ḫu-u-wa]*

Or, il faut lire (en transcription) : *pala ti=kunkuḫ[ḫu=wa]*

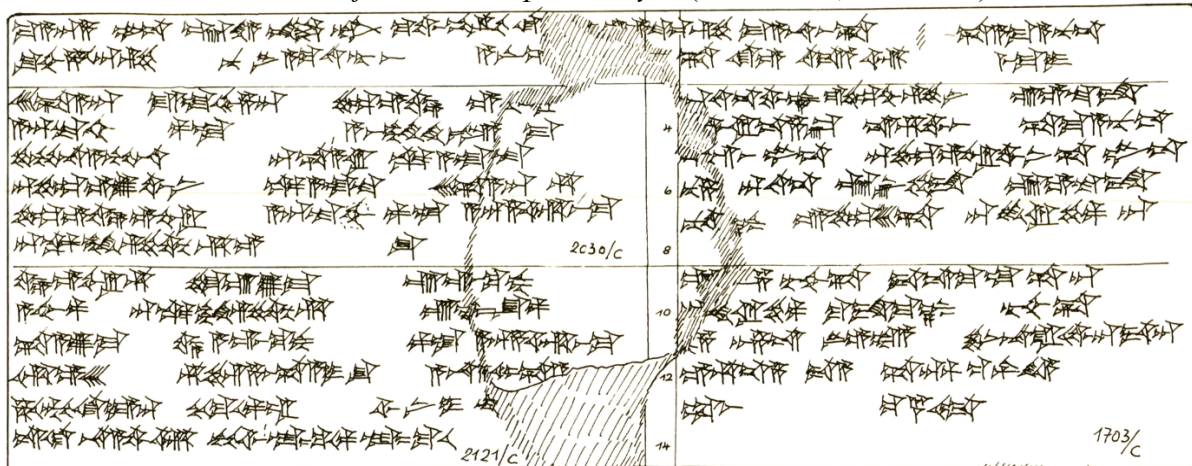
et puisse-t-il vivre !

(*pala* « et » – préfixe *te-* + racine verbale + suffixe de modalité *a* = marque d'optatif)

Les documents bilingues¹⁷ sont importants pour nous pour plusieurs raisons :

- (i) d'une part, en l'état actuel de notre connaissance de cette langue, nous avons du mal à comprendre les textes monolingues ;
- (ii) d'autre part, le document bilingue permet de voir comment le scribe a transcrit et traduit les particularités d'une langue agglutinante (le hattî) en une langue flexionnelle (le hittite-nésite) ;
- (iii) et enfin, parce qu'il nous donne des indices sur l'attitude des scribes face au hattî.

Voici le début du *Rituel de fondation de palais royal* (CTH 726¹⁸, KBo 37.1) :



Une introduction en hittite court sur les deux colonnes : *Lorsque le roi se construit de nouveaux palais et lorsqu'on verse les fondations, l'échanson accomplit < le rituel > et dit ces paroles.* Puis le texte hattî se déploie sur la colonne de gauche et le texte hittite, sur celle de droite.

Comme en témoigne le trait de séparation des paragraphes qui traverse l'ensemble des deux colonnes de la tablette, le scribe a vraiment pensé le texte comme un bilingue.

3. LA MÉCONNAISSANCE DE LA LANGUE HATTIE

Les scribes étant de tradition babylonienne (et sans doute même d'origine babylonienne), cela ne leur posait pas de problème d'être confrontés à une langue différente de celle à laquelle ils étaient habitués : outre le hittite, on trouve dans les textes de l'akkadien, du sumérien, ainsi que, dans une moindre mesure, du louvite, du hourrite et du palaïte. Dans de tels cas, les scribes avaient recours à une sorte de sténographie, créée en milieu babylonien : pour raccourcir la notation d'un mot, ils utilisaient, à l'intérieur d'un même texte, soit le mot hittite,

¹⁶ Exemple cité par Soysal, 2004, p. 83.

¹⁷ Les textes bilingues ont été édités par Schuster, 1974 et 2002.

¹⁸ CTH = *Catalogue des textes hittites*. Les textes hittites sont répertoriés dans le *Catalogue des textes hittites*, édité par Laroche, 1971. On les cite d'après le numéro qui leur a été attribué dans ledit catalogue. Quant à KBo, il s'agit de l'inventaire *Keilschrifttexte aus Boğazköy*.

Les scribes hittites au service de la restauration du hattî

soit un akkadogramme, soit un sumérogramme, ces deux derniers pouvant être accompagnés de compléments phonétiques¹⁹. Mais le terme était censé être compris et lu en hittite. Voici une phrase extraite du *Rituel d'évocation* (CTH 423) :

KAS^{MEŠ}-ya-wa-aš-ma-aš IŠ-TU TÚG BABBAR TÚG SA₅ TÚG ZA.GÌN kat-ta-an iš-pár-ra-aḫ-ḫu-un
« Pour vous j'ai tracé des routes avec de l'étoffe/la laine blanche, rouge, bleue. »

Pour différencier les langues, nous avons l'habitude de noter le hittite en minuscules, le sumérien en capitales romaines et l'akkadien en capitales italiques.

Les scribes avaient donc l'habitude de « bricoler »²⁰ ; ils y étaient même obligés dans le cas du hittite, langue indo-européenne écrite à l'aide du cunéiforme, initialement élaboré pour des langues sémitiques.

Avec le hattî, la situation était différente, car ils étaient confrontés à une langue qu'ils ne connaissaient pas, ou plus exactement qu'ils ne comprenaient plus, d'autant plus que tout oppose les deux langues :

(i) du point de vue génétique : le hittite est une langue indo-européenne, alors que le hattî est une langue qu'on ne peut rattacher à aucune famille linguistique connue : elle n'est ni indo-européenne, ni sémitique, elle n'est pas non plus proche du hurrite. On ne peut l'apparenter à aucun groupe linguistique connu. Ajoutons que le hattî n'a eu aucune descendance.

(ii) Du point de vue typologique et sur le plan morphologique, le hattî est une langue agglutinante. C'est d'ailleurs notamment ce qui permet un rapprochement avec certaines langues du Caucase²¹. Le hittite, quant à lui, est une langue flexionnelle. D'un point de vue syntaxique, le hittite est une langue de type SOV, le hattî, de type VOS.

4. TYPOLOGIE DES FAUTES, ADAPTATIONS, APPROXIMATIONS

Face à cette étrangeté, les documents bilingues nous montrent qu'on ne cherche pas à ressusciter cette langue hors d'usage. Comme on restaure les sanctuaires (on les remet dans l'état antérieur), on restaure les textes hattis.

(i) Premier exemple : le scribe adapte le texte à la réalité hittite.

Les scribes restaurent, mais comme ils ne comprennent plus cette langue si différente, ils le font parfois à l'aune de leur propre langue. Lisons un extrait du texte bilingue déjà cité, le *Rituel de fondation du palais royal* (CTH 726, KBo 37.1) :

Translittération : hattî :	<i>eš-ta-a-an-ḫu</i> ^{URU} <i>La-aḫ-za-an le-ewe-e-el a-an-te-eḫ</i>
// hittite :	<i>nu-za</i> ^D UTU- <i>uš-wa-az</i> ^{URU} <i>Li-iḫ-zi-ni É-ir-še-et ú-e-te-et</i>
Transcription : hattî :	<i>eštan=ḫu</i> ^{URU} <i>Laḫzan le=wel an=teḫ</i>
// hittite :	<i>nu=za</i> ^D UTU- <i>uš=wa=az</i> ^{URU} <i>Liḫzini É-ir=šet úetet</i>

¹⁹ Le syllabaire cunéiforme utilisé par les scribes hittites comprend environ 400 signes, dont une centaine est d'usage courant, traduisant trois valeurs :

- des phonogrammes (essentiellement des syllabes) ;
- des déterminatifs, à savoir des signes placés devant des noms pour préciser leur genre, qualité, fonction ;
- des idéogrammes (empruntés, pour l'essentiel, au sumérien et à l'akkadien, d'où l'emploi par les chercheurs des termes « sumérogrammes » et « akkadogrammes »).

²⁰ Voir Klock-Fontanille, 1998.

²¹ Le caractère agglutinant de la langue hattie, la présence de l'ergativité ainsi que d'autres traits ont entraîné des rapprochements avec certaines langues du Caucase. C'est une proposition qui a été faite dès les débuts de la recherche par des savants comme Forrer ou Bleichsteiner. Les travaux continuent de nos jours, même si plus personne ne cherche une langue actuelle qui descendrait du hattî. Voir la synthèse de Klinger, 1994.

Isabelle Klock-Fontanille

La divinité Soleil s'est construit sa maison à Liḫzina.

En hattite, *le-* (en gras dans la transcription) est le possessif utilisé lorsque le possesseur est masculin. En hittite, le possessif *-šet* (en gras dans la transcription) est le possessif inanimé, parce qu'il s'accorde avec *É-ir* « maison » (substantif inanimé). Le système des genres ne se superpose pas en hattite et en hittite : le hittite présente une opposition inanimé/animé, tandis que le hattite présente une opposition masculin/féminin/neutre. De plus, en hattite, le possessif prend le genre du possesseur alors que, en hittite, le possessif s'accorde en genre et en nombre avec le nom auquel il se rapporte. Dans cette phrase hattite, on attendrait *še-*, puisque le possesseur est *eštan* « la déesse Soleil », de genre féminin.

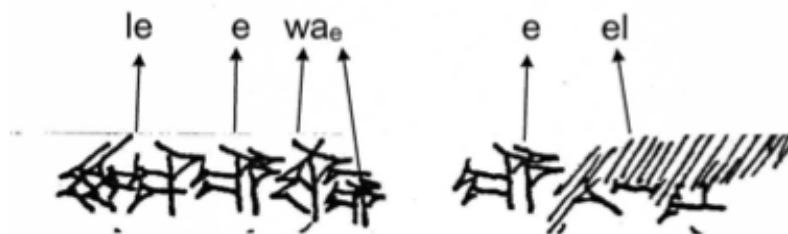
Or, le scribe a mis un possessif masculin, qui est donc fautif. On peut expliquer cette « faute » de deux manières :

1. *Eštan* est une déesse, on attend *še-*. Mais probablement le scribe a-t-il oublié que *Eštan* est une divinité féminine (les Hittites ont emprunté cette divinité, mais l'ont « masculinisée » et ont thématisé la forme : *Eštan* est devenue *Ištanu-* (cf. dans la version hittite : ⁴UTU-uš = *Ištanu-*)²².

2. Ou alors, le scribe ne connaît que la notion d'animé. En effet, le hittite connaît une opposition inanimé/animé, et non l'opposition masculin/féminin/neutre. En hittite il n'existe donc pas de féminin grammatical. Pour le scribe, *le-* est le générique de l'animé (masculin/féminin).

(ii) Deuxième exemple : le scribe « bricole » pour rendre au mieux la réalité hattite.

Cet exemple montre que les scribes font ce qu'ils peuvent pour restaurer cette langue. C'est d'autant plus difficile que l'écriture cunéiforme n'est que partiellement appropriée pour rendre phonétiquement une langue. Le scribe hittite est souvent obligé de bricoler et on ne sait pas toujours à quel phonème correspond tel signe graphique. Voyons un exemple de bricolage réussi : *le-e-wa_e-e-el* (« sa maison »). Le syllabaire a un signe pour *wa*, mais pas pour *we*, donc le scribe utilise le signe *wa* et met *e* en indice :



le=we (« sa maison »)

²² Voici l'évolution qu'on peut reconstituer :

1. Les Hattites ont une divinité solaire *Eštan* = « la » Soleil d'Arinna.
2. Les Hittites arrivent avec une divinité lumineuse : indo-européen **dyēus* (cf. grec *Zeus*).
3. Mais ils empruntent au hattite le nom de la divinité solaire. Ils la thématisent et la masculinisent : *Eštan* > *Ištanu-*.
4. Du coup le nom indo-européen pour le ciel lumineux était disponible pour signifier « dieu » en général : *šiuš* en hittite.

Les scribes hittites au service de la restauration du hattî

Dans d'autres cas, par exemple pour les affriquées, le bricolage est moins bien réussi : les variantes, les flottements graphiques qui apparaissent dans les textes laissent supposer que si le hittite a une affriquée, le hattî en a au moins deux. Mais comme il n'y a pas de signe graphique, les scribes utilisent tantôt un signe, tantôt un autre.

(iii) Troisième exemple : le scribe calque le hittite sur le hattî.

On restaure et on traduit les textes ou passages en hattî. Cependant la traduction hittite consiste plutôt en un calque. Souvent, dans la version hittite, c'est l'ordre des mots hattis - aberrant pour du hittite - qui est utilisé : ainsi va-t-on trouver le verbe en tête de phrase. Le scribe hittite cherche même des équivalents en hittite des affixes qui composent la chaîne affixale des mots hattis, mais qui n'ont aucune raison d'être en hittite. En voici un exemple, emprunté au texte CTH 726 (extrait du texte bilingue présenté en 2.) :

Version hattie 4a-5a (colonne de gauche) :

Translittération : *pa-la a-aš-ta^h-^hil-ma še-mu-na-a-mu-na* ^DTa-a-ru ka-a-at-te

^DLe-e-lu-wa-ni ka-a-at-te

Transcription : *pala aš=tu^h=ma še=munamuna* ^DTaru katte ^DLelwani katte

// Version hittite 4b-5b (colonne de droite) :

Translittération : *nu-wa-ru-uš-za-kán iš-^hu-wa-aš ša-ma-a-nu-uš* ^DIM-aš

LUGAL-uš ^DLe-e-el-wa-ni-ša LUGAL-uš

Transcription : *nu=war=uš=za=kan iš^huwaš šamanuš* ^DIM-aš LUGAL-uš

^DLelwaniš=a LUGAL-uš

pala aš=tu^h=ma še=munamuna ^DTaru katte ^DLelwani katte

nu=war=uš=za=kan iš^huwaš šamanuš ^DIM-aš LUGAL-uš ^DLelwaniš=a LUGAL-uš

Dans le texte hattî, après le coordonnant *pala, aš-* (noté en gras) est le marqueur de COD (3^e personne du pluriel avec un verbe transitif) suivi de *-tu^h-* « verser ». Suivent le COD (*še=munamuna*) et les sujets (^DTaru katte ^DLelwani katte). Ce qui donne la traduction littérale suivante : *Et ont versé les fondations, le dieu Taru, roi, et le dieu Lelwani, roi.*

Si nous regardons le texte hittite, nous voyons que le scribe a compris la valeur de la particule *aš-* du hattî (marqueur d'objet), puisqu'il l'a rendue par l'anaphorique : *-uš* (noté en gras), qui se construit avec *šamanuš*, fléchi à l'accusatif pluriel (*elles, ils les ont versées, les fondations, le dieu de l'Orage, roi et le dieu Lelwani, roi*). Le texte hittite est donc un calque parfait du texte hattî.

Cette phrase, extraite du rituel déjà cité, est intéressante à un autre titre. Le sujet du verbe :

hattî : ^DTaru katte ^DLelwani katte

// hittite : ^DIM-aš LUGAL-uš ^DLelwaniš=a LUGAL-uš

Le dieu de l'Orage, roi, <et>²³ le dieu Lelwani, roi.

Dans le premier extrait considéré plus haut, le scribe avait vraisemblablement oublié que *Eštan* était une divinité féminine, sans doute parce que la masculinisation de celle-ci remontait aux débuts du royaume. Pour *Lelwani*, les choses sont un peu différentes. Il s'agit d'une divinité hattie masculine (elle présidait le groupe des divinités infernales du panthéon hattî) : c'est pourquoi, ^DLelwani est qualifié de *katte* « roi » (*katte* « roi » / *katta^h* « reine »). Puis, au temps de l'empire hittite, c'est-à-dire précisément au moment où le scribe recopie ce texte, s'est produit un syncrétisme entre le dieu hattî *Lelwani* et la déesse hittite « Soleil de la terre ». Au temps de Hattušili III, elle intègre le culte hourrite de *Hebat* (la grande déesse

²³ Dans la version hittite, le scribe a rajouté un coordonnant enclitique *-a* « et ».

Soleil hourrite, parèdre du grand Dieu de l'Orage) et devient une divinité féminine. On en déduit que, soit le syncrétisme n'était pas encore accompli au moment où le scribe écrit, soit il connaît bien son histoire religieuse.

(iv) Quatrième exemple : le scribe a oublié la construction hattie.

Terminons par exemple emblématique. Il y a dans un certain nombre de textes hittites une formule qui a fait couler beaucoup d'encre : « boire le dieu ». En voici quelques occurrences, avec la désinence *-n* (marque d'accusatif en hittite) :

KBo 45.64 II 9' ^D*Zintuhešun ekuzi* (litt. *Il boit la déesse Zintu^{hi}*).

KUB 33.79 IV 12' ^D*UTU-un ekuzi* (litt. *Il boit la divinité Soleil*).

La désinence peut manquer : IBoT 2.74 ^D*Tauri ekuzi*

Enfin, on trouve des cas où le nom divin se laisse clairement analyser comme un datif :

KUB 34.77 A-NA ^D*IŠKUR ekuzi* (le « datif » est ici rendu par la préposition akkadienne *ANA* « pour ») : *il boit pour le dieu de l'Orage*.

Que peut bien signifier la formule « boire le dieu » d'un point de vue religieux ?

O. Soysal²⁴ et P. Goedegebuure²⁵ ont repris l'étude de cette formule à l'aune non pas du hittite, mais du hattite et ont montré qu'on était en présence d'un cas d'interférence entre deux langues.

En hittite, *-n* est la désinence d'accusatif, donc de complément d'objet direct. Mais en hattite, le *-n* est la marque d'oblique, et correspond à une marque de datif. Les Hittites l'ont repris et l'ont assimilé à un accusatif : la phrase signifie donc, non pas « boire le dieu », mais « boire pour le dieu ».

Ce qui a troublé les hittitologues pendant longtemps, c'est que, en l'état actuel de notre documentation, nous n'avons pas d'attestation en hattite.

Pourtant, des indices nous permettent d'affirmer que cette formule est un héritage du hattite, mais que le scribe hittite ne la comprend plus. Dans la *Fête du mois* (CTH 591), le scribe écrit :

LUGAL-*uš* MUNUS.LUGAL-*aš=a* GUB-*aš* *aššuzerit* ^D*ištanu* ^D*palatappinu* *akuanzi*

Si nous traduisons ce que le scribe a écrit, cela donne : *le roi et la reine boivent debout le dieu Soleil et la divinité Palatappinu avec une coupe*.

Le scribe, par méconnaissance de la langue, a mal découpé les groupes : *pala* = « et » + *ta-* = variante de *te-*, préfixe possessif utilisé lorsque le possesseur est féminin + *pinu* = « enfant ».

La traduction est donc la suivante : *le roi et la reine boivent debout pour la déesse Soleil et son enfant avec une coupe*. Afin de rendre sa phrase cohérente en hittite, le scribe a même rajouté le déterminatif des noms divins devant ce qu'il pense être le nom d'une divinité : ^D*_* (= DINGIR « dieu »).

Le terme *pinu* désigne *Mezzula*, la fille de la déesse Soleil. Il s'agit non pas de ^D*ištanu*, c'est-à-dire le dieu Soleil des Hittites, mais d'*Eštan*, la déesse Soleil des Hattis.

Cet exemple nous montre que le scribe était confronté à deux problèmes : sa méconnaissance de la langue et sa méconnaissance des questions religieuses. Non seulement, il a mal découpé les mots, mais il a masculinisé la déesse *Eštan*. Du coup, l'utilisation du possessif *ta* (= *še*), qui renvoie à un possesseur féminin, devient incompréhensible.

²⁴ Soysal, 2008, p.45-66.

²⁵ Goedegebuure, 2008, p.67-73.

Les scribes hittites au service de la restauration du hattî

Cette formule « boire le dieu » est devenue très productive en hittite. Comme d'autres, elle montre que la langue d'origine a imprégné profondément la langue dominatrice. Mais cet exemple est intéressant aussi parce qu'il nous renseigne sur la manière dont les scribes hittites ont appréhendé le hattî. Enfin, il nous permet de mieux comprendre certaines particularités du hittite, qu'il faut, dans certains cas, reconsidérer à l'aune du substrat hattî.

CONCLUSION : POURQUOI CETTE RESTAURATION ?

Comme il a été dit, derrière cette restauration, il y a une volonté politique. Le moment où le roi lance cette campagne de restauration, est aussi le moment où l'empire intègre massivement des éléments louvites et hourrites : on importe à Hattuša des rites, des prières, des cultes, des dieux. C'est le moment où une nouvelle écriture, l'écriture hiéroglyphique anatolienne, transcrivant la langue louvite, commence à se diffuser en de longues inscriptions sur pierre, entre autres.

C'est aussi à cette époque que le roi Hattušili III demande aux scribes de retrouver les vieilles tablettes dans les sanctuaires détruits, de restaurer, de recomposer les prières et les grands rituels.

Dans une interview qu'il donnait à l'Express²⁶, au journaliste qui lui faisait la remarque suivante : « paradoxalement, ce qui peut sauver les langues, c'est le réveil des nationalismes », Cl. Hagège répondait : « Oui. Neuf fois sur dix, le nationalisme politique se double d'un nationalisme linguistique ».

Il n'est évidemment pas question de nationalisme dans notre cas. Néanmoins, toute une série d'indices nous permettent de dire que cette restauration de la langue participe d'une recherche de ce qu'on pourrait appeler, de manière quelque peu anachronique, une identité nationale.

L'empire a toujours été ressenti comme la fusion de trois composantes : le hittite-nésite proprement dit, le substrat hattî et la composante louvite/hourrite. Mais à la fin de l'empire, un déséquilibre se crée. Le louvite prend une place de plus en plus importante : c'est d'ailleurs la seule langue qui survivra au démantèlement de l'empire hittite et aura des descendants (lycien, carien, lydien, etc.). Des influences mésopotamiennes se laissent deviner. Il faut, non pas ressusciter, mais restaurer le hattî pour rétablir l'équilibre.

Cette rémanence du hattî n'est donc pas due au hasard. Si sa disparition s'explique par une volonté politique, sa résilience et sa résurgence, ou réhabilitation, sont aussi dues à une volonté politique, et, d'une certaine manière, à cette même volonté politique. Restaurer, réhabiliter le hattî n'était pas du folklore.

On pourrait reprendre la distinction, empruntée par Cl. Hagège à Saussure « La parole est fugitive, mais la langue ne meurt pas tout à fait »²⁷.

Comme outil de communication et d'échange, le hattî est bien une langue morte (il n'y a probablement plus de locuteurs natifs), mais comme élément participant à l'idéologie, au sens dumézilien, il est bien resté vivant. Les Hittites ont eu conscience que la langue a une part importante dans la culture et dans la cohésion de la société. C'est de cette même conscience que participe l'invention de l'écriture hiéroglyphique anatolienne. Les rois de la fin de l'empire n'auront de cesse de mettre en avant cette idée que la société est fondée sur l'exact ajustement des parties, à savoir les trois composantes de l'empire.

²⁶ L'Express du 02/22/2000 : « Une langue disparaît tous les jours » par Dominique Simonnet.

²⁷ Hagège, 2003, p. 10.

Isabelle Klock-Fontanille

BIBLIOGRAPHIE

Abbreviations :

KBo : *Keilschrifttexte aus Boğazköy*, Leipzig/Berlin, 1916 —.

KUB : *Keilschrifturkunden aus Boğazköy*, Berlin, 1921 —.

CTH : Laroche, Emmanuel (1971), *Catalogue des textes hittites*, Paris, Klincksieck.

FREU, Jacques (2006). « Les Hittites, un peuple à deux écritures », VIERS, Rina (éd.), *Langues et écritures de la Méditerranée*, Paris, Karthala, 105-158.

GOEDEGEBUURE, Petra (2008). « Hattian origins of hittite religious concepts : the syntax of ‘to drink (to) a deity’ (again) and other phrases », *JANER* 8.1., 67-73.

HAGEGE, Claude (2003). *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob.

HAWKINS, David (1998). « Il geroglifico anatolico : stato attuale degli studi e delle ricerche », *Il Geroglifico Anatolico*, a cura di Marazzi, Massiliano, Napoli, 1998, 149-171.

KLINGER, Jörg (1994). « Hattisch und Sprachgewandtschaft », *Hethitica* 12, 23-40.

KLOCK-FONTANILLE, Isabelle (1998). « Digraphie, emprunts et approximations : le problème de l'écriture dans l'Empire hittite du second millénaire avant J.C. », Pau, *Op.cit.* 10, 53-61.

KLOCK-FONTANILLE, Isabelle (2011). « Innovations graphiques et contexte politique dans l'Anatolie du IIe millénaire av. J.-C. », VIERS, Rina (éd.), *Les premières cités et la naissance de l'écriture*, Actes Sud, 59-82.

LAROCHE, Emmanuel (1947). « Etudes protohittites », *RA* 41, 67-98.

LAROCHE, Emmanuel (1960). *Les Hiéroglyphes hittites*, Paris, Ed. du CNRS.

LAROCHE, Emmanuel (1978). « Problèmes de l'écriture cunéiforme hittite », *Actes du colloque de Pise (1977)*, *Annali Scuola Normale Pisa*, 739-753.

MARAZZI, Massimiliano (1990). *Il Geroglifico Anatolico. Problemi di analisi e prospettive di Ricerca*, Roma.

MARAZZI, Massimiliano (1998). (a cura di), *Il Geroglifico Anatolico*, Napoli, 1998.

MARAZZI, Massimiliano (2002). « Brevi riflessioni su scrittura, lingue e competenze linguistiche nell'Anatolia hittita », *Raccolta di scritti in memoriam di Antonio Villani*, Napoli, Istituto Suor Orsola Benincasa, 1525-1538.

MASSON, Emilia (1996). « Le bilinguisme hittito-hatti au début du royaume », *Mosaïque de langues, mosaïque culturelle*, 23-32.

MELCHERT, H. Craig (2003). *The Luwians*, Leiden-Boston, Brill.

PAYNE, Annick (2004). *Hieroglyphic Luwian*, Wiesbaden, Harrassowitz (*Elementa Linguarum Orientis* 3).

RIEKEN, Elisabeth (2006). « Zum hethitisch-luwischen Sprachkontakt in historischer Zeit », *AoF* 33, 271-285.

SCHUSTER, Hans-Siegfried (1974). *Die Hattisch-Hethitischen Bilinguen, T. 1 : Einleitung, texte und Kommentar*, Leiden, Brill.

Les scribes hittites au service de la restauration du hattî

- SCHUSTER, Hans-Siegfried (2002). *Die Hattisch-Hethitischen Bilinguen, T. 2-3 : Textbearbeitungen*, Leiden-Boston-Köln, Brill.
- SINGER, Itamar (1981). « Hittites and Hattians in Anatolia at the beginning of the second millennium B.C. », *Journal of Indo-European Studies* 9, n°1-2, 1981, 119-134.
- SOYSAL, Oğuz (2004). *Hattische Wortschatz in hethitischer Überlieferung*, Leiden-Boston, Brill.
- SOYSAL, Oğuz (2008). « Philological contributions to Hattian-Hittite religion », *JANER* 8.1, 45-66.
- STEINER, Gerd (1981). « The rôle of the Hittites in Ancient Anatolia », *JIES* 9, 150-173.
- WAAL, Willemijn (2011). « They wrote in wood. The case for a hieroglyphic scribal tradition on wooden writing boards in Hittite Anatolia », *Anatolian Studies* 61, 21-34.
- YAKUBOVITCH, Ilya (2008). « Hittite-Luvian Bilingualism and the development of Anatolian Hieroglyphs », *Acta Linguistica Persepolitana* 4/1, 9-36.